

13

Montils, 15 mars 1873.

A Monsieur VALLEIN, rédacteur de l'*Indépendant*.

Monsieur le rédacteur,

Un de mes amis vient de me remettre votre journal du 13 courant, dans lequel, il est question de l'administration municipale de la commune de Montils ; ne sachant à qui j'ai à répondre, je crois devoir me faire jusqu'à ce que le lâche qui signe X... se soit fait connaître. Jusqu'à preuve contraire, je me crois autorisé à penser que de même que X est une des dernières lettres de l'alphabet français, ce pourrait être un des derniers de la commune qui écrit tous ces rabâchages.

Veuillez, monsieur le rédacteur, insérer cette lettre dans votre prochain numéro, et recevoir l'assurance de mon plus profond respect,

Le maire de Montils,  
J. BOURRAUD.

(22 mars 1873)

Montils, le 23 mars 1873.

Monsieur le Rédacteur,

Votre estimable journal m'apporte aujourd'hui la réponse du maire de Montils, à ma lettre du 9 de ce mois.

Elle est courte, cette réponse : « Jusqu'à ce que le lâche qui signe X... se soit fait connaître, je me crois autorisé à penser que de même que X... est une des dernières lettres de l'alphabet français, ce pourrait être un des derniers de la commune qui écrit tous ces rabâchages. »

Qui dira jamais au prix de quels efforts, cette phrase est tombée de sa plume ? l'ami qui lui a prêté le journal, — un cousin, n'est-ce pas ? — a dû nécessairement inspirer au gendre de son beau-père, cette laconique réponse qui a la prétention un peu hardie d'être spirituelle.

Eh bien ! c'est vrai, je suis forcé de l'avouer, — et, ce n'est pas sans rougir, — je suis un des derniers de la commune ; je n'ai point l'insigne honneur d'être conseiller municipal ; je ne suis qu'un très modeste électeur, et le plus humble de tous vos administrés, ô Bourraud ! bien au-dessous du tabellion que vous faites intervenir dans une lettre insérée au *Progrès*, écrite dans le seul langage qui vous convienne, du tabellion, dis je, que vous

supposez à tort être l'auteur de l'article qui excita votre mauvais humeur, auquel, je vous l'assure, il est resté complètement étranger ; bien au-dessous de votre intime ami, cet intelligent conseiller qui voudrait qu'on guillotine tous les républicains ; bien au-dessous de ce prêtre habile qui aimerait mieux rencontrer dans son chemin une bête sauvage qu'un républicain, mais qui voterait assurément la canonisation du curé Santa-Cruz et de tous les bandits qui pillent, massacrent et jettent la terreur dans toute l'Espagne, bien au-dessous. . . . . mais, je n'en finirais pas ; le dernier des derniers, quoi !

Mais dame ! que voulez-vous, tout le monde ne peut pas être premier, vous le savez bien ? Et vous seul, ô Bourraud, avez été jugé digne par vos concitoyens (j'allais dire vos nombreux cousins, me figurant qu'il y a plus de cousins, qui ont voté pour vous que d'étrangers) avez été jugé digne de ceindre l'écharpe municipale.

Est ce à dire, parce que je suis un des derniers de ma commune, le dernier si vous voulez, que je n'ai pas le droit de critiquer les actes d'une administration qui me paraissent funestes à la contrée ? Je ne le pense nullement. De tou't temps, mon Dieu ! les petits ont pâti des sottises des grands, souvent, sans protester ; moi, je me suis permis d'élever la voix ; j'ai osé, — c'était peut-être téméraire de ma part, — trouver mauvaise et injuste, l'opposition que vous avez faite, à la translation indépensable du cimetière de Montils ; je l'ai dit, par la voie de la presse. Cette publicité a pu vous contrarier ; mais, il faut en prendre votre parti, M. le maire, vous ne saurez point mon nom ; les faits que j'ai avancés, ne l'exigent aucunement.

Et, jusqu'à preuve contraire, à mon tour, je maintiens toutes les allégations de ma précédente lettre, et je soutiens que vous êtes peu soucieux des intérêts de notre pays.

X....

(23 mars 1873)